

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiches de lecture



Number 26, Summer–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 75–77.

De la beauté mélancolique des souvenirs d'enfance

Margaret Laurence, *Un oiseau dans la maison*, traduit de l'anglais par Christine Lataud, Éditions du Roseau, coll. « Calliope », 1989, 208 p.

Un oiseau dans la maison se présente comme une série de huit nouvelles formant un tout autonome. Chacune est un court récit s'inscrivant dans le cadre d'une « fiction semi-autobiographique » comme le stipule Margaret Laurence.

Nous assistons avec le personnage central du livre, Vanessa, à un repas de famille, à la naissance de son frère, nous découvrons l'histoire de Piquette Tonerre — une de ses amies de classe — ainsi que celle de Chris Wilf, un de ses cousins du Nord, et nous pleurons avec elle la disparition prématurée de son père et la mort de ses grands-parents. Cependant, et malgré la diversité apparente des sujets des huit « tranches de vie » qui nous sont présentées, l'ensemble forme un tout très fortement soudé.

Margaret Laurence a choisi de situer la vie de son personnage dans une petite ville du Manitoba, dans l'ambiance des grandes plaines canadiennes et dans ses jeunes années, c'est-à-dire essentiellement entre dix et vingt ans, à la fin des années 1920. Car, comme nous le fait comprendre l'auteure, reprenant une phrase de Graham Greene: « L'écrivain créateur perçoit son univers à lui une fois pour toutes dans son enfance et son adolescence... » Et cette perception s'avère ici à la fois structurante et délicieuse.

Structurante d'une part, car chaque nouvelle nous montre une Vanessa un peu plus âgée et un peu plus consciente qui par son goût de l'écriture a déjà naturellement une acuité et un sens de l'observation exacerbés. Ainsi, la dernière partie du livre, « Les murailles de brique de Jéricho », où l'on voit la protagoniste principale à l'âge de quarante ans, est la plus complète et la plus dense. Vanessa comprend pour la première fois peut-être les événements qui ont marqué son enfance, en particulier l'attitude de son grand-père Connor: après l'avoir « craint et combattu », elle se rend compte qu'il avait raison, que ce qui motivait son comportement n'était

que la volonté et la force de survivre, autant d'éléments que l'enfant devenue adulte retrouve en elle, dans ses veines.

En somme donc, *Un oiseau dans la maison* se classe dans le groupe des œuvres d'apprentissage ou de formation où le personnage ne se situe plus à l'intérieur d'une époque, mais à la frontière de deux époques, au point de passage d'une à l'autre, au moment où les fondements de la vie changent et où il incombe à l'homme de changer en même temps qu'eux. Or, toute l'habileté du recueil réside dans le fait que l'auteure a placé Vanessa entre l'enfance et l'adolescence dans une période historiquement difficile où l'on est passé des fastes et du luxe de l'avant-dépression aux années de crise économique. En effet, nous voyons notre héroïne particulièrement confrontée à cet apprentissage, à cette nécessité d'adaptation, aussi bien aux difficultés pécuniaires qu'à sa longue marche vers l'état adulte, confrontation dont le recueil tient son intérêt essentiel.

Mais si la perception qu'a l'auteure de son univers personnel est structurante, elle n'en est pas moins délicieuse. Non seulement par la vision tendre et innocente que l'écrivain nous fait partager de ses jeunes années, mais également parce que la plupart du temps, la fin des nouvelles présente le point de vue de la femme mûre dépassant celui de l'enfant. C'est dans ce décalage que réside toute la magie des récits proposés.

Regards de femmes

Dorothy Parker, *Comme une valse* (traduit de l'américain par Michèle Valencia), Paris, Julliard, collection « Parages », 1989, 235 p.

Les personnages de ce recueil de nouvelles sont pris de manière naturelle, mais inéluctable dans le tourbillon de la vie. Constamment insatisfaits, ce sont principalement des femmes, souvent victimes de solitude ou d'isolement, deux aspects de l'incommunicabilité fondamentale que tout être humain doit surmonter. Or, une des richesses de ces textes est justement de mettre en scène chaque fois différemment cette difficulté à aller vers l'autre.

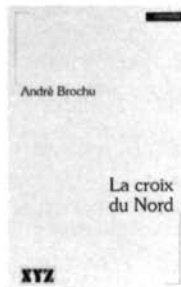
Le monologue est parfois privilégié dans « Les heures blêmes » ou « Encore un tout petit », avec pour variante un dialogue creux, où les protagonistes ne font que répéter des poncifs éculés ou un échange de paroles qui n'aboutit pas parce que chacun campe sur

ses positions (c'est le cas par exemple de « La gloire en plein jour » où mari et femme n'arrivent pas à communiquer). Il est souvent question d'isolement; un isolement expliqué par une absence de conscience véritable du monde réel qui se double d'une perte de contact avec la réalité (comme dans « Une question de standing » où Annabel et Midge « jouent » à être riches alors qu'elles ne le sont pas, tout comme M^{me} Lanier qui dans « Le cœur qui fond » « joue » à être nostalgique.

Enfin, l'accent est mis sur ces circonstances qui désorganisent la vie, qui séparent les hommes et leur famille (cas illustre dans « Soldats de la République » et « La jolie permission ») ou bien un divorce qui éloigne une mère de son fils dans la nouvelle « Je ne vis que par tes visites ». Chaque fois ces événements placent les personnages dans une solitude qu'ils rompent difficilement.

Tous ces récits présentent des femmes « dans un monde d'hommes » (c'est la femme du colonel qui l'affirme dans « Mrs Hofstadter qui habite Joséphine Street... ») et illustrent l'itinéraire qu'elles doivent suivre pour devenir des citoyennes à part entière et pour être écoutées. Or, comme ce cheminement est long et souvent pénible, elles le supportent en usant d'ironie et d'humour, deux traits que l'on retrouve dans tous les textes de ce recueil et face auxquels on ne peut rester indifférent.

Diego Bonnel



114 p., 12,95 \$

collection « Novella »

Une écriture qui s'apparente à la nouvelle dans sa forme, mais se rapproche du roman par ses dimensions

André Brochu
La Croix du Nord



Vient de paraître !
Délire, extase
et douleur...
un vrai péché !